

nes accusations portées contre moi. J'ai obtenu les extraits ci-inclus de lettres du dit O. M. Delisle à C. E. Schiller, se rapportant à la même affaire, je les joins à la présente pour qu'ils soient aussi soumis à la considération de Son Excellence le Gouverneur-Général.

J'ai, etc.,

(Signé) A. M. DELISLE.

Hon. A. J. FERGUSSON-BLAIR,
Secrétaire-Provincial,

Extrait d'une lettre de M. O. M. Delisle à M. C. E. Schiller, sans date, reçue le 25 juillet 1863.

Mon cher Schiller,—Il y a une chose sur laquelle je désirerais vous mettre sur vos gardes, la voici : Doutre, je le sais, a expédié au gouvernement une copie de la déposition donnée par Hands devant les commissaires. Comme je l'ai déjà dit, je regrette sincèrement tout ce que j'ai fait, et je souhaite faire tout mon possible pour vous sauver du danger, s'il y en a. Si je puis faire quelque chose, soit par correspondance dans les journaux, soit autrement, pour vous rendre service, je le ferai ; dites moi seulement ce que vous désirez de moi. Adieu.

CHARLES.

Extrait d'une lettre de M. C. M. Delisle à C. E. Schiller, et sans date, reçue le 27 juillet 1863.

Mon cher Schiller,—Durant l'absence de Sherman, qui est allé à Montréal, j'ai réussi à faire en sorte qu'un M. Charley Baldwin, l'agent du Grand Tronc ici, a donné sa parole que je comparaitrais aujourd'hui devant le magistrat. J'ai agi ainsi, parceque j'étais certain que ma famille réglerait avec Sherman. Ce matin, j'ai vu Sherman et il m'a dit que vous aviez offert de donner \$20 malgré ma *détestable conduite* à votre égard. Quand j'ai entendu cela, je n'ai pu m'empêcher de pleurer en pensant que vous aviez encore un si bon cœur pour moi.

Mon cher Schiller, je vous demande pardon et à tous les autres, pour avoir agi comme je l'ai fait. Sans les belles promesses de Doutre, je n'aurais jamais fait cela. Il avait même écrit la lettre qui a été publiée dans le *Pays*, et je l'avais copiée. Si vous le désirez, je vous enverrai toutes ses lettres.

Copie d'une lettre de M. C. M. Delisle à M. C. E. Schiller, sans date, reçue le 5 août 1863.

Prescott.

Mon cher Schiller—Je viens de recevoir une lettre anonyme me disant que si je vous envoie toutes les lettres de Doutre, on ferait quelque chose pour moi. J'ai offert de vous les envoyer, et je veux être honnête avec vous et avec Alexandre. Je regrette sincèrement ce que j'ai fait, et je vous demande pardon à tous deux ; je vous envoie toutes les lettres de Doutre ; quoique quelques-unes me compromettent, je les envoie de même. Je vous réfère particulièrement à celle du 28 mars et à celle du 8 avril. Les espérances que Doutre avait eues à mon égard, dans ma po-

sition, m'avaient porté à faire ce qu'il me demandait, mais pardonnez moi tout. Je me jette à vos genoux et vous demande pardon. J'ai passé les deux dernières nuits dans un champ près du chemin de fer, et je meurs de faim. S'il y a quelque chose de fait, j'ai besoin d'habits, car je ne puis aller à New-York nu. J'aimerais beaucoup mieux aller chez moi. Je suis peiné de tout ce que j'ai fait. J'ai aussi envoyé le papier que j'ai signé à Rouse's Point, quoiqu'il ne soit pas demandé. J'agis honnêtement avec vous, faites de même avec moi, et j'espère que la promesse qui m'a été faite dans une lettre que j'ai reçue aujourd'hui n'est pas une supercherie, comme les promesses que Gale m'avaient faites. Mais, mon cher Schiller, vous pouvez faire que mon bon frère, que j'ai maltraité, me pardonne et qu'il me rende à mes enfants. J'ai assez souffert, je vous assure. Tout ce que vous voudrez savoir, je vous le dirai franchement. Que Doutre ne sache pas que je vous ai envoyé ses lettres ; car il peut se tourner contre moi et me faire dommage. Voici comme toute l'affaire commença : l'été dernier, je vis Civallier (le vieux sergent de Polito) et il me dit 'que Doutre lui avait demandé s'il savait où j'étais, et que lui (D.) donnerait beaucoup pour le savoir. Il me poussa à écrire à D. parcequ'il me dit savoir que la *parti rouge* me sauverait. Je l'ai fait. Vous voyez les promesses qu'il m'a faites. S'il y a quelque chose de fait, venez me voir ici. Mais si mon pauvre frère me pardonne, qu'il me donne assez pour m'empêcher de mourir de faim d'ici un prochain terme, et alors qu'il fasse entrer un *Nolle Prosequi* sur les bills.

J'espère, mon cher Schiller, que vous me ramènerez. Vous le feriez, je le sais, car vous le pouvez avec A. M. D. Que Dieu vous bénisse tous.

N. B.—Demandez à Alex. de m'écrire une bonne lettre, dans laquelle il me dira qu'il me pardonne.

Extrait d'une lettre de M. C. M. Delisle à M. C. E. Schiller, sans date, reçue le 7 août 1863.

Mon cher Schiller,—Le manuscrit de Doutre lui a été renvoyé. J'ai essayé de le garder, mais il me l'a demandé et je lui ai envoyé.

Ecrivez moi et faites que mon pauvre frère m'écrive, et dites moi si quelque chose sera fait pour moi. Mon Dieu ! je voudrais que vous me verriez un instant avec un vieil habit de flanelle tout déchiré et tout rapiécé. Je suis pire qu'un mendiant ! Dites à Alexandre de m'écrire une lettre de frère, elle me donnera du courage. Dites lui de m'écrire, sans crainte, je lui renverrai sa lettre s'il le préfère, mais faites moi connaître si quelque chose sera fait pour me ramener chez moi. Que Johnson fusse pour moi ce qu'il a fait pour Asselin. Ecrivez moi immédiatement, ne craignez rien. Je voudrais surtout avoir une paire de pantalons et des bottes, et si c'est possible, un habit. Mon frère m'a-t-il pardonné ? Vous ne m'en dites pas un mot.

Votre, etc.,

CHARLES.